

PIECES JUSTIFICATIVES.

J'ai dit que les véritables Bonapartistes n'étaient pas ceux qui n'avaient pas su apprécier le gouvernement impérial, mais ceux au contraire qui, en connaissant tous les vices, avaient égaré l'opinion des personnes peu éclairées, en leur présentant Bonaparte comme le restaurateur de la religion, le destructeur de l'anarchie, le sauveur de la France, le guerrier par excellence. J'ai cité à ce sujet les noms de MM. Bonald, Châteaubriand, Séguier et Fontanes, qui provoquent aujourd'hui des vengeances contre les hommes qu'ils appellent des Bonapartistes.

Lorsque Bonaparte s'est élevé à l'empire, M. de Bonald a été la trompette avec laquelle il a propagé les maximes qui, plus tard, ont fait la base de son gouvernement. On peut consulter à cet égard les feuilles du Journal de l'Empire de cette époque, et les ouvrages de cet auteur, publiées à-peu-près dans le même temps; on y trouvera le despotisme le plus absolu, prêché au nom de l'évangile, et cela au moment où Bonaparte commençait à l'exercer.

M. de Châteaubriand, dans sa préface du Génie du Christianisme, dit que « tout homme qui peut » espérer de trouver quelques lecteurs, rend un service à la société, en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse, et que, dût-il perdre sa répu-

» tation comme écrivain , *il est obligé* , EN CONS-
 » CIENCE , *de joindre sa force , toute petite qu'elle*
 » *soit , à celle de l'homme puissant qui nous a tirés*
 » *de l'abîme.*

» Celui... à qui toute force a été donnée pour
 » pacifier le monde , à qui tout pouvoir a été donné
 » *pour restaurer la France* , a dit au prince des
 » prêtres , comme autrefois Cyrus : *Jehovah ,*
 » *le dieu du ciel , m'a livré les royaumes de la*
 » *terre , et il m'a commis pour relever son temple.*
 » Allez , montez sur la montagne sainte de Jérusa-
 » lem , rebâissez le temple de Jehovah.

» A cet ordre , tous les Juifs , et jusqu'au moindre
 » d'entre eux , doivent se hâter de rassembler les
 » matériaux pour la reconstruction de l'édifice. *Obs-*
 » *cur israélite , j'apporte aujourd'hui mon grain*
 » *de sable.* »

Dans ce passage , M. de Châteaubriand , représente Bonaparte comme un envoyé de Dieu , comme le *restaurateur de la France*. Dans un discours qu'il avait fait pour être prononcé à l'Institut , discours qui , dans le temps , fut réfuté par un des rédacteurs du Journal de Paris , Bonaparte était présenté comme un *César* , dont les peuples racontaient les merveilles , comme un homme qui élevait des monumens , qui embellissait les cités et reculait les frontières de la patrie (1).

Aussitôt que Bonaparte a été tombé , M. de Châ-

(1) Voyez le tom. 1^{er}. du Censeur , 2^e. cahier.

teaubriant lui a dit un bon nombre de vérités et d'injures ; et il faut convenir que les éloges qu'il lui avait donnés lorsqu'il était puissant , n'auraient pas été fort dangereux , si le public avait connu ses principes. Cet auteur pense , en effet , qu'ils est d'usage de flagorner les princes quand ils sont sur le trône , et de leur *cracher au visage* aussitôt qu'il en sont tombés. Dans son fameux ouvrage , imprimé à Londres en 1797 , il s'exprime en ces termes , a chapitre intitulé : *Denis à Corinthe-Les Bourbons* :

« Nous chérissons moins la liberté que nous ne haïssons les grands , parce que nous ne pouvons souffrir le bonheur dans les autres , et que nous nous imaginons que les grands sont heureux. Comme les rois semblent d'une autre espèce que le reste de la foule , *au jour de l'affliction ils ne trouvent pas une larme de pitié !* Voilà donc , dit chacun en soi-même , cet homme qui commandait aux hommes , et qui d'un coup-d'œil aurait pu me ravir la liberté et la vie. *Toujours bas , nous rampons sous les princes dans leur gloire , et nous leur crachons au visage lorsqu'ils sont tombés* » (1).

Que M. de Châteaubriand ne prenait-il cette pensée pour épigraphe de ses ouvrages ? Personne n'aurait été séduit par les éloges qu'il avait donnés à Bonaparte *dans sa gloire* ; et l'on n'eût pas été surpris de voir qu'il lui *crachait au visage* aussitôt qu'il fut tombé.

(1) Essai historique , politique et moral , tom. 2 , p. 451.

M. Séguier, qui disait, il y a peu de jours à la chambre des pairs, *la France est affamée de justice et de vengeance*, est sans contredit un des hommes qui a paru le plus dévoué à Bonaparte, et qui a le plus applaudi à toutes ses mesures. Parmi les adresses qu'il lui a faites, je choisirai celles qui ont eu lieu après les événemens les plus déplorables de son règne. Les guerres les plus iniques que cet homme ait entreprises, celles qui ont le plus révolté les Français contre le gouvernement impérial, et l'Europe contre la France; celles enfin qui ont causé les plus grands désastres, sont la guerre d'Espagne et celle de Russie. Or, voici comment s'exprimait ce magistrat en 1809 :

« SIRE,

» Il ne vous a pas suffi d'élever un empire tel que n'en avait jamais vu l'Europe policée. Vous voulez lui donner des bases qui le fassent subsister par son propre poids au milieu des vicissitudes humaines.

» Ainsi, ces merveilleuses pyramides que vous avez autrefois conquises pour les visiter, monumens les plus anciens de la puissance et de la civilisation, se sont conservées par leur masse à travers les siècles et la barbarie.

» Dans la vue généreuse du temps où votre main puissante ne soutiendra plus l'édifice qu'elle a porté si haut, vous en étendez sans repos les fondemens, vous écarterez les causes de dissolution, vous placez

des soutiens, vous liez toutes les parties pour former un ensemble indestructible.

» La même prévoyance *qui vous a fait attacher l'Italie et l'Allemagne à la France, a suscité la réunion des Espagnes*. La même force qui a tout soumis loin du Rhin et des Alpes, dompte tout *au-delà des Pyrénées*; et la même magnanimité qui a conservé Berlin et Vienne, sauve et relève Madrid.

» Vous nous avez accoutumés; Sire, aux victoires, aux prises des villes et des royaumes. Quand vous partez, nous savons que vous reviendrez avec de nouvelles couronnes, et elles sont si rapidement acquises, qu'à peine nous avons le temps de préparer nos félicitations.

» Si nos expressions doivent paraître *disproportionnées devant votre gloire immense*, nous pouvons du moins mettre aux pieds de Votre Majesté des sentimens purs, simples, et que ne dédaignera pas un grand cœur; c'est notre respect pour vos desseins profonds, notre admiration pour vos succès innombrables; ce sont notre zèle et notre dévouement à vous servir dans nos fonctions, nos vœux constans et unanimes pour la conservation de votre personne sacrée. » (*Moniteur du 24 janvier 1809.*)

Voilà donc M. Séguier, premier président de la première cour de l'empire, qui félicite Bonaparte sur le succès de ses perfidies, sur ses spoliations et sur la destruction des états qui ne demandaient

qu'à être les amis de la France. L'orateur ne peut trouver que des expressions *disproportionnées devant la gloire immense* du monarque.

Lorsque Bonaparte nous apprit l'incendie de Moscou et la perte de son armée, un cri d'horreur se fit entendre sur tous les points de la France, et la fuite honteuse de Bonaparte pénétra tous les cœurs d'indignation. Voici pourtant quel fut le discours de l'impassible M. Séguier.

« SIRE,

» Nous voyons encore V. M. aux extrémités de l'Europe, et déjà vous étiez au sein de la France. *C'est une puissance tutélaire* qui vous ramène en quelques instans *dans votre heureuse capitale*.

» En votre absence, un *complot détestable* (1) a été tramé. Des *insensés* ont tenté d'ébranler ce que *le génie et le courage* avaient fondé. Ils voyaient *l'auguste rejeton* de notre empereur, et ils ont méconnu ce *principe fondamental de la monarchie* : *le roi ne meurt pas*. Précieux adage consacré par nos pédécesseurs, dépositaires naturels d'une constitution qui n'avait pas besoin d'être écrite.

» Ah! SIRE, daignez en croire la *vive expression des sentimens* que nous portons au fond de nos cœurs. L'autorité IMPÉRIALE n'aura jamais de plus fermes appuis que les magistrats; que ceux-là qui, sur le tribunal, remplissent, au nom du prince, le

(1) Le complot de Malet. Que doit penser M. le président de George Cadoudal ?

premier des devoirs. La garde et l'observation continue des lois sont les plus sûrs garans du respect pour les droits de la souveraineté. Le propre de la justice est d'empêcher le désordre de naître, la force de s'égarer : la punition suspendue dans sa main impartiale, rassure le citoyen paisible, et pèse de tout son poids sur la tête du séditieux.

» Sire, nos pères ont affronté les périls pour maintenir l'hérédité de la couronne : leur esprit vit encore parmi nous, et *il appartenait à V. M. de le ressusciter*. NOUS SOMMES PRÊTS A TOUT SACRIFIER A VOTRE PERSONNE SACRÉE POUR LA PÉRETUITÉ DE VOTRE DYNASTIE. VEUILLEZ RECEVOIR CE NOUVEAU SERMENT : NOUS Y DEMEURERONS FIDÈLES JUSQU'À LA MORT. »

(*Moniteur du 28 décembre 1813.*)

Si les discours de M. Séguier ont dû tromper l'armée, et la classe peu éclairée du peuple ; quel effet n'ont pas dû produire ceux de M. de Fontanes, grand-maître de l'université ! On prenait en quelque sorte les enfans au berceau, et on leur enseignait que Bonaparte était un envoyé de Dieu ; qu'on devait lui obéir, et lui rester fidèle, sous peine de la damnation éternelle. Voici ce qu'on trouve dans le catéchisme qu'on mettait entre leurs mains :

» D. *Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent, et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon Ier., notre empereur ?*

» R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gou-

verment, et nous devons en particulier à Napoléon Ier., notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'empire et de son trône : nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'Etat.

» D. *Pourquoi sommes nous tenus de tous ces devoirs envers notre empereur ?*

» R. C'est premièrement, parce que Dieu, qui crée les empires, et les distribue selon sa volonté, en comblant notre empereur de dons, soit dans la paix, soit dans la guerre, l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance, et son image sur la terre. Honorer et servir notre empereur, est donc honorer et servir Dieu même. Secondement, parce que notre seigneur Jésus-Christ, tant par sa doctrine, que par ses exemples, nous a enseigné lui-même ce que nous devons à notre souverain ; il est né en obéissant à l'édit de César-Auguste ; il a payé l'impôt prescrit ; et de même qu'il a ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il a aussi ordonné de rendre à César ce qui appartient à César.

» D. *N'y a-t-il pas de motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon Ier., notre empereur ?*

» R. Oui : car il est celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères, et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active ; il défend

l'Etat par son bras puissant; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du souverain pontife, chef de l'église universelle.

» D. *Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur?*

» R. Selon l'apôtre Saint-Paul ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même, et se rendraient dignes de la damnation éternelle.

» D. *Les devoirs dont nous sommes tenus envers notre empereur, nous lieront-ils également envers ses successeurs légitimes dans l'ordre établi par les constitutions de l'empire?*

» R. Oui, sans doute; car nous lisons dans la sainte écriture, que Dieu, seigneur du ciel et de la terre, par une disposition de sa volonté suprême et par sa providence, donne les empires, non-seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille (1). »

Voilà de quelle manière on corrompait le jugement des enfans qu'on envoyait aux écoles de l'université. Lorsque les subalternes de M. de Fontanes les avaient bien nourris d'impostures au nom de la religion, il les reprenait lui-même en sous-œuvre, et fortifiait, par des exercices, leur admiration et leur attachement pour Bonaparte. Leur faisait-il faire des thèmes? c'étaient les actions de Bonaparte qui en fournissaient le sujet. Voulait-il exciter leur émulation? il leur donnait, pour sujet de concours,

(1) Catéchisme à l'usage de toutes les églises de France.

l'éloge de Bonaparte. Leur donnait-il un exemple à imiter ? il la prenait dans la vie de Bonaparte. Enfin après avoir bien corrompu leur jugement et dépravé leur intelligence , on donnait un sac et un fusil à ces pauvres enfans , et on les envoyait se faire tuer pour le héros du siècle , pour l'homme envoyé de Dieu.

Laissons parler M. de Fontanes , il nous fera connaître lui-même les moyens qu'il employait, dans son université, pour faire des sujets fidèles à l'auguste monarque.

« Cette fête , disait-il aux élèves de l'université (à la cérémonie de la distribution des prix) , se confond avec celle de son fondateur , pour rappeler continuellement à la jeunesse française *le grand nom qui doit être l'objet de ses hommages et de son admiration.*

» Cette époque solennelle est aussi chère aux maîtres qu'aux élèves. Elle leur fait sentir , s'ils en avaient besoin , qu'en formant le goût à la connaissance des beautés littéraires , *il n'est pas moins important de former l'ame aux habitudes monarchiques* (1).

» Mais quand l'anarchie osa s'introduire dans les doctrines littéraires , elle passa bientôt dans les doctrines politiques. Ainsi les esprits séditieux ont presque toujours attaqué les maximes de l'ancienne éducation , pour ébranler plus sûrement la base des empires.

(1) Quand Séjan rampait aux pieds de Tibère , son ame se formait-elle aux habitudes monarchiques ?

» L'université n'a point vu *sans un vif intérêt*, que dans les compositions tirées même des sujets anciens, les meilleurs élèves s'étaient empressés de *saisir, avec le discernement le plus sûr, toutes les allusions brillantes qu'offraient les temps modernes*. Plusieurs ont ramené l'image du prince dans les discours les plus distingués par leur élégance et leur correction, *et cette image environnée de tant de gloire; n'en a que mieux inspiré leur jeune talent*.

» Un écrivain éloquent a dit qu'on ne pouvait parler sans éloquence de Rome et d'Athènes. En effet, l'imagination s'élève en présence des lieux célèbres. Il sort même de leurs ruines je ne sais quelle inspiration qui redouble le talent de l'orateur. Mais si le pouvoir des lieux est si grand, *combien l'est davantage le souvenir des hommes extraordinaires! On ne peut s'occuper d'eux sans être saisi d'enthousiasme. Vivans, on les révère déjà comme s'ils étaient anciens. Tel est l'homme immortel, qui se place naturellement au milieu de TOUTES NOS LEÇONS, et dont la seule vie nous dispense de chercher ailleurs d'autres exemples d'héroïsme*. Sa gloire embellit toutes nos solennités. C'est sous ses auspices, c'est en son nom, jeunes élèves, que nous allons vous distribuer ces couronnes, pour vous les rendre encore plus chères et plus honorables. »

Et à quelle époque M. Fontanes présentait-il ainsi Napoléon à l'admiration de ses élèves? A quelle époque le plaçait-il dans toutes leurs leçons, et leur présentait-il, dans l'histoire de sa vie, tous les

exemples d'héroïsme ? En 1813 , à une époque où il venait de mettre le comble à tous ses excès.

Ce n'était pas assez d'égarer les malheureux enfans confiés à ses soins , il fallait que M. Fontanes se chargeât encore d'endoctriner leurs pères. L'incendie de Moscou , et la destruction d'une armée de cinq cent mille hommes , avaient tiré la France du long sommeil dans laquelle elle avait paru plongée. Déjà l'on se demandait si l'Europe supporterait plus long-temps les fureurs de l'insensé qui la désolait , et s'il ne s'y trouverait pas un homme assez dévoué à son pays pour mettre un terme à ses attentats. On se serait consolé cependant des pertes immenses qu'on venait de faire , si l'auteur de tant de calamités avait su s'ensevelir dans les déserts de la Russie. Mais son retour en France acheva de porter la consternation dans toutes les ames ; et ce fut dans ces circonstances que M. Fontanes , grand-maître de l'université , lui fit l'adresse suivante :

« SIRE ,

» L'université , que les monarques vos prédécesseurs appelaient leur fille aînée , *doit partager vivement la joie que le retour de Votre Majesté fait naître dans tous les cœurs. Elle se félicite en ce moment de porter aux pieds du trône les hommages et les vœux d'une génération entière qu'elle instruit dans ses écoles à vous servir et à vous aimer.*

» Oui , Sire , l'université fondée par Charlemagne , relevée par Napoléon mille ans après son

fondateur, ne peut oublier *devant ces deux grands noms* les saints engagemens qu'elle a contractés envers le trône et la patrie. Son origine et son antiquité lui rappellent tous ses devoirs, dont le premier est *de faire des sujets fidèles*. Sage dépositaire des *vieux principes*, elle parle au nom des siècles et de l'expérience. Elle fut, elle sera toujours en garde contre ces nouveautés hardies et ces systèmes désastreux qui l'entraînèrent dans la ruine universelle avec toutes les institutions monarchiques.

» L'étude des bonnes lettres qu'elle enseigne, est fondée sur le bon sens, et le bon sens est le premier besoin des sociétés. C'est le bon sens qui montre par-tout l'accord de l'intérêt et du devoir; c'est lui qui révere tout ce qui est utile, même avant de l'expliquer. *Il s'arrête avec respect devant le mystère du pouvoir et de l'obéissance*. Il l'abandonne à la religion qui rendit les princes sacrés *en les faisant l'image de Dieu même*. C'est lui qui terrasse l'anarchie et les factions, en proclamant l'hérédité du trône. C'est lui qui fit de cette loi un dogme français, et, si je puis m'exprimer ainsi, un article fondamental de la foi de nos pères. La nature ordonne en vain que les rois se succèdent, le bon sens veut que la royauté soit immortelle.

» L'université conservera toujours *ces antiques maximes* qui font la sécurité des familles auxquelles son sort est lié. Mère commune de tous les enfans que l'Etat lui confie, *elle vous exprime leurs sen-*

timens avec les siens. Permettez donc, Sire, qu'elle détourne un moment les yeux du trône que vous remplissez de tant de gloire, vers cet auguste berceau où repose l'héritier de votre grandeur. *Toute la jeunesse française environne avec nous de ses espérances et de ses bénédictions cet enfant royal qui doit la gouverner un jour. Nous le confondons avec Votre Majesté dans le même respect et dans le même amour.* NOUS LUI JURONS D'AVANCE UN DÉVOUEMENT SANS BORNES COMME A VOUS-MÊME.

» Sire, ce MOUVEMENT qui nous emporte vers lui ne peut déplaire à votre cœur paternel. Il vous dit que votre génie ne peut mourir; qu'il se perpétuera dans vos descendans, ET QUE LA RECONNAISSANCE NATIONALE DOIT ÊTRE ÉTERNELLE COMME VOTRE NOM. » (Moniteur du 26 décembre 1812.)

On voit que tout s'est réuni pour corrompre l'esprit de la génération qui s'est formée sous le gouvernement impérial, et qu'on n'a rien négligé pour tromper le peuple sur ses intérêts et sur ses devoirs. Lorsque Bonaparte est arrivé, il était donc tout naturel que les militaires qui étaient mécontents, et auxquels on l'avait présenté comme un envoyé de Dieu, se réunissent à lui. Mais leur erreur qui a coûté si cher à la France, a été encore plus funeste pour eux-mêmes. Un grand nombre l'ont payée de leur vie, beaucoup de leur liberté; tous, enfin, ont été tués, mutilés, faits captifs ou dispersés.

Cependant, il est des hommes auxquels tant de calamités ne peuvent suffire. Au milieu du deuil

public, ils font entendre des cris de vengeance ; ils se montrent altérés de sang. Et quels sont ces hommes ? Ceux qui se sont opposés au retour de Bonaparte, ou qui en ont été les victimes, sans doute ? Non, ce sont ceux-là même qui lui ont prodigué leurs éloges et leurs sermens, tant qu'il a été sur le trône, et qui l'ont présenté à la France comme un nouveau messie auquel on ne pouvait pas résister, sous peine de damnation éternelle ; c'est Fontanes, qui, après avoir égaré la jeunesse pendant près de douze années, en lui présentant Bonaparte comme le modèle des héros, vient demander au roi, que les malheureux qui ont suivi ses leçons soient expulsés de leurs places ; c'est Séguier, qui, après avoir juré à Napoléon de tout sacrifier pour le maintenir sur le trône, s'écrie que la France est affamée de justice et de vengeance contre les aveugles partisans de Napoléon ; c'est Châteaubriand, qui, après leur avoir montré cet homme comme un César, comme un nouveau Cyrus qui venait rebâtir le temple de Jérusalem, ose affirmer au roi que la France, à genoux, lui demande vengeance. Les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves ; mais du moins, après les avoir aveuglés, ils ne les égorgeaient pas, sous prétexte qu'ils n'y voyaient plus clair.

Et nous aussi, nous demanderons vengeance ; mais nous la demanderons contre les véritables auteurs des calamités qui pèsent sur la France. Nous la demanderons contre ces hommes qui, revêtus de la

confiance publique , ont trahi le vœu de leurs commettans , pour s'occuper du soin de leur propre fortune ; qui , envoyés pour faire connaître la vérité au chef de l'état, l'ont constamment trompé par les rapports mensongers qu'ils lui ont faits ; qui , chargés d'éclairer la jeunesse, ont corrompu son jugement, en ne présentant à son admiration que des actions dignes de mépris ou d'horreur ; contre ces hommes qui ont livré les trésors de la France et les générations entières à l'insatiable avidité d'un despote ; qui ont applaudi à toutes ses extravagances , à toutes ses fureurs ; qui , pour couvrir des attentats horribles , les ont présentés comme *des mystères du pouvoir* ; qui ont profané la religion et la morale, en les employant à consolider et à étendre l'autorité d'un despote effréné ; contre ces hommes enfin qui ont fait de la France un objet d'horreur pour les nations étrangères , et qui ont étonné l'Europe de leur cupidité , de leur bassesse et de leurs parjures.

Nota. Pour justifier le passage dans lequel j'ai dit que le ministère avait fait de grandes fautes en 1814, je voulais donner ici les adresses et les proclamations qui en offrent la preuve ; mais ces fautes sont si peu de chose en comparaison de ce que je viens de rapporter , que la plume se refuse à les rappeler.

De l'imprimerie de RENAUDIÈRE, rue des
Prouvaires, n^o. 16.



de leurs com-
leur propre for-
re la vérité au
pé par les rap-
qui, chargés
jugement, en
actions dignes
nmes qui ont
nérations en-
; qui ont ap-
toutes ses fu-
horribles, les
pouvoir; qui
es employant
n despote ef-
nt fait de la
tions étran-
ur cupidité,
s lequel j'ai
es fautes en
et les procla-
s ces fautes
que je viens
les rappeler.
E, rue des